

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 9 FÉVRIER 1889

## GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

## HONNEUR POUR HONNEUR

(Suite)

—Non.

—A votre aise. Vous êtes seul juge de ce que vous avez à faire. Du reste, votre compagnie ne me déplaît pas. Je resterai avec vous aussi longtemps qu'il vous plaira.

—Ah ! misérable ! misérable ! dit Gauthier qui se sentait devenir fou de colère.

Et tout à coup il se précipite sur Montmayer avec tant de rage, d'un choc si imprévu, que l'assassin chancelle. Ils roulent tous les deux sur le parquet, s'étreignant, se tordant, les dents serrées. Mais Montmayer est beaucoup plus vigoureux que Gauthier. Il a bientôt raison du jeune homme. Il se dégage, le repousse, reprend haleine. Puis, d'une voix calme, comme si rien ne s'était passé :

—Vous avez grand tort de vous fâcher, monsieur Bourreille. C'est du temps perdu. Vous feriez mieux de réfléchir.

—Laissez-moi sortir.

—Non.

Montmayer s'élança vers la fenêtre.

—Ecoutez ! dit-il, la bataille commence.

En effet, le crépitement de la fusillade arrivait jusqu'à eux. Il ne faisait pas très froid. Le ciel se dégageait par instants de ses nuages. Cependant un gros nuage noir resta toute la matinée sur le mont Valérien comme une menace de pluie. La fusillade avait commencé. Les régiments français s'ébranlaient pour attaquer les positions ennemies. Les canons des forts et les batteries volantes déchiraient l'air de leurs vibrations. On entendait au loin les clairons et les tambours. Plus près, à Garches, à Buzenval, les Prussiens gagnaient leurs retranchements, les tranchées faites dans la plaine, les maisons crénelées, les murs derrière lesquels ils s'abritaient. Ils se taisaient encore. Rien chez eux, ni les canons, ni les fusils, ne répondait à la fusillade française. Ils attendaient tranquillement à l'abri de leurs redoutables positions. Les régiments français sont tous engagés. Nous resterons nécessairement notre récit à l'action qui se passa aux environs de la fabrique et vers Garches. Gauthier, pâle, venait de tomber assis sur une chaise. Ses dents claquaient.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il. Les autres vont se battre et mourir pour la France ! Les autres vont se battre et vaincre peut-être et délivrer Paris ! Et je ne serai pas au milieu d'eux ! Et ils auront le droit de croire que j'ai commis l'abominable lâcheté de fuir, de désertir ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mais je ne puis cependant pas signer cette lettre ! Ce serait une infamie. Ce serait une lâcheté ! Que faire ?

Montmayer, toujours à la fenêtre, disait : « D'ici, monsieur Bourreille, vous verriez très bien toute cette partie de la bataille. Vous avez de bons yeux, sans doute, moi aussi ! Venez donc près de moi ! Je distingue très bien les mobiles et les régiments de marche de la garde nationale. C'est la première fois qu'ils se battent, il me semble ! Eh ! eh ! ils font bonne contenance. Voilà les Prussiens qui commencent à répondre au feu ! La bataille s'échauffe. Venez donc près de moi pour du coup d'œil, monsieur Bourreille. »

Gauthier se tordait les mains, dans une rage inexprimable.

—J'aperçois aussi une troupe sombre, fort déterminée, bien qu'elle ne garde point régulièrement ses lignes. On dirait des chasseurs à pied, mais je suppose que ce sont plutôt les compagnies franches dont vous faites partie, monsieur Bourreille. Oh ! oh ! elles paraissent souffrir beaucoup du feu de l'ennemi, mais elles ripostent brave-

ment. Eh ! eh ! à chaque instant des vides dans ses rangs, monsieur Bourreille, venez donc voir !

Et avec un sourire de démon :

—Ma foi, à tout prendre et bien qu'il soit possible que la fabrique souffre un peu de cette bataille et en reçoive les éclaboussures, vous êtes plus en sûreté auprès de moi qu'au milieu de vos camarades. Et au fond, je vous comprends quand vous hésitez à me signer cette lettre. La lettre signée, je vous rendrais votre liberté. Et vous seriez obligé d'en profiter. Vous tenteriez de regagner votre rang. Eh ! eh ! c'est une balle à peu près certaine. Et vous avez raison de ne pas signer, monsieur Bourreille, du moins vous sauvez votre amour-propre, à vos yeux seulement.

—Ah ! misérable et infâme, murmura Gauthier, quelle torture te fera jamais payer ce que tu me fais souffrir.

—Mon Dieu, oui, vous avez raison, monsieur Bourreille. De quelle utilité seriez-vous là-bas, auprès de vos officiers ? Ah ! si vous étiez le général en chef ! Soit ! Vous auriez une responsabilité énorme. Mais vous êtes un simple soldat ! Qu'est-ce que vous représentez dans votre compagnie ? Un fusil de plus pour tirer ? Une poitrine de plus pour recevoir des balles ? Qu'est-ce que cela ? De quelle utilité seriez-vous, ou un soldat de plus, ou un soldat de moins, allez, ce n'est pas ce qui fera gagner ou perdre la bataille. Tenez-vous tranquille et attendez que ce soit fini. Après l'orage, le beau temps.

La bataille était engagée maintenant sur toute la ligne. Sur l'extrême aile droite, les bataillons de Montrouge venaient d'occuper le château du Bois-Préau, à l'extrémité de Rueil. Ce château avait été occupé à tour de rôle par les Prussiens et les Français, pendant le siège, à dix reprises différentes et sans combat. C'était la limite de la zone neutre, et là qu'avaient lieu les incursions des maraudeurs des deux armées. Les 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> régiments avec le 119 de ligne et les mobiles du Loiret, avec des compagnie franches, s'avançaient vers Garches et Buzenval. L'aile gauche de Buzenval était en même temps attaquée par le 11<sup>e</sup> régiment de la garde nationale, un régiment de zouaves et des mobiles de Seine-et-Marne.

—Tiens ! tiens ! dit Montmayer, impassible, les nôtres gagnent du terrain. Venez donc voir, monsieur Bourreille. Mais oui, je ne me trompe pas. Les Prussiens reculent.

Gauthier s'était levé brusquement. Il se précipite vers la fenêtre. En quelques secondes, il a tout vu. Les Prussiens reculent. Et ce qu'il a vu aussi, c'est son bataillon, en tête, marchant ferme, comme s'il n'était composé que de vieux soldats.

—C'est la victoire ! c'est la victoire ! dit-il. Montmayer, laissez-moi partir. Je me ferai tuer, je vous le jure, et vous n'aurez plus rien à craindre de moi ; mais laissez-moi partir. Je veux me battre. Je veux mourir.

Montmayer tendit la lettre.

—Signez ! dit-il.

—Non ! fit Gauthier.

Et il se détournait avec dégoût. Mais il avait des larmes dans les yeux. Montmayer le tenait. Il était impuissant contre lui. Le misérable disait vrai. Les Prussiens battaient en retraite. Ils se repliaient, à ce moment-là, de leurs premiers postes sur leurs positions principales. Sur toute la ligne, ils rentraient dans le bois. Les tirailleurs français couronnaient le premier plateau, traversaient la route de l'empereur et s'engageaient contre le parc de Buzenval. Là, commence une résistance beaucoup plus vive. Le terrain est disputé pied à pied. La fusillade redouble. L'artillerie se tait. Ce n'est encore qu'un combat de mousqueterie. On dirait que les Prussiens attendent que les nôtres s'engagent davantage. La ligne, les mobiles, les gardes nationaux, chez lesquels on remarque très peu de défaillance, font des prodiges de valeur. Il y eut là, pendant quelques heures, dans nos lignes d'attaque un flux et un reflux perpétuel. Tout à coup, dans un de ces instants où les Prussiens ramenaient les nôtres avec vigueur, Gauthier entend une sonnerie de clairon enlevante, turbulente, endiablée. Il écoute. Il tressaille. Son cœur cesse de battre. C'est le bataillon des francs-tireurs dont il fait partie qui passe à deux pas de la fabri-

que. Il s'élança à la fenêtre. Il les voit tous, tous, les yeux brillants, calmes sous le feu, conduits à la mort, à l'honneur, par les officiers qui les entraînent d'un mot, d'un geste. Ils sont si près que Gauthier peut les reconnaître. Il passe les bras à travers les barreaux et fait des gestes d'insensé ; mais personne ne fait attention à lui. Il crie. Il appelle de toutes ses forces :

—A moi ! à moi ! mes amis ! mes amis !

Mais personne ne l'entend. Sa voix est couverte par le fracas de la fusillade à laquelle vient de se mêler le canon allemand. Et il voit, le malheureux, il voit les vides que creusent les balles dans les rangs de ses camarades, qui combattent quand même. Il les voit qui frappés lâchent leurs fusils, étendent les bras, s'affaissent, essayent de se relever, et meurent. Gauthier se retourne vers Montmayer. Il l'implore une dernière fois.

—Je me ferai tuer comme ceux-là, je vous le jure.

—Signez !

Il a une suprême hésitation. Mais ce qu'il souffre est trop horrible. Le spectacle de cette bataille le prend par ce qu'il y a de plus noble au cœur de l'homme : l'amour de la patrie. Il oublie son père, pauvre victime. Il oublie sa haine. Il ne songe plus qu'à mourir, comme ceux-là qu'il aperçoit.

—Donne, misérable, dit-il, donne !

Montmayer a un éclair de triomphe et de joie dans les yeux. Il tend la lettre.

—Enfin !

Gauthier, écrit copiant mot pour mot, surveillé par Montmayer, qui regarde au-dessus de son épaule. Quand il a fini, quand il a signé :

—C'est bien, dit Montmayer, vous êtes libre.

Il ouvre la porte. Gauthier se précipite comme un fou ou comme un assassin fuyant son crime, dans l'escalier, traverse la cour. En quelques secondes, sous les balles qui pleuvent autour de lui, il a rejoint son bataillon. Montmayer le voit, déboulant le ceinturon et la cartouchière d'un mort, chargeant un fusil ramassé, et, tout à coup, calme, maître de lui, à genoux au premier rang, faire feu après avoir soigneusement visé comme à la cible. Alors le misérable s'éloigne lentement de la fenêtre. Il est d'une pâleur profonde. La sueur coule de son front. C'est qu'il a honte de lui. Sa lâcheté et son crime l'écoeurent devant le spectacle de tant de bravoure, d'héroïsme et de dévouement. Et une exclamation échappe à sa conscience en révolte :

—Ceux-là croient donc à quelque chose, puisqu'ils meurent pour la patrie ! Ils sont heureux !

Et comme si une voix mystérieuse venait de lui crier, aussitôt : « Fais comme eux ! Rachète le passé ! Cours te ranger parmi ces braves gens. Ramasse un fusil et meurs, toi l'assassin, meurs côte à côte avec le fils de ta victime. Ainsi peut-être tu seras pardonné ! »

Sa lâcheté répondait :

—Il est trop tard !

Il sortit de sa chambre et alla s'enfermer dans la salle à manger. Elle donnait sur la cour intérieure. Il ne voulait plus rien voir. Il aurait voulu ne plus rien entendre. La bataille continuait plus sanglante. Ramenés tout à l'heure par les Prussiens, les régiments français venaient de reprendre l'offensive. Ils avaient débusqué l'ennemi du premier mur du parc de Buzenval et ils entraient en forêt. Les Prussiens se massaient de l'autre côté du second mur, à la hauteur d'une maison de garde, la maison Hérat. Les Français, à découvert, pendant que les Prussiens restaient bien abrités, firent là des pertes sérieuses. C'est là, dans cette bataille que l'on a appelée la *Bataille parisienne* par excellence, que mourut glorieusement le peintre Henri Regnault ; c'est là que tomba le littérateur Aristide Lomon ; là que Gustave Lambert, ce savant qui organisa une expédition française au pôle Nord, trouva la mort, suivi de près par le colonel Rochebrune, commandant les gardes nationaux du 19<sup>e</sup> régiment de marche. La fusillade prussienne décimait ce régiment, devant la muraille du parc. Impossible de tenter l'assaut, puisqu'il n'y avait pas de brèche ; pas d'artillerie pour les soutenir. Le lieutenant Beau, de la 17<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> régiment du génie, s'élança jusqu'au mur, à la gueule des fusils prussiens, un-